

NICOLE VILLENEUVE

LE TEMPS DES *chagrins*

1. La quête

roman

LES ÉDITIONS JCL 

LE TEMPS DES
chagrins

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Villeneuve, Nicole, 1940- , auteure
Le temps des chagrins / Nicole Villeneuve
Sommaire : tome 1. La quête
ISBN 978-2-89431-657-3 (vol. 1)
I. Villeneuve, Nicole, 1940- . Quête. II. Titre.
PS8643.I447T45 2019 C843'.6 C2018-942505-9
PS9643.I447T45 2019

© 2019 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Alain Massicotte

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition
LES ÉDITIONS JCL
jcl.qc.ca

Distribution au Canada et aux États-Unis
MESSAGERIES ADP
messaging-adp.com

Distribution en France et autres pays européens
DNM
librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse
SERVIDIS/TRANSAT
servidis.ch



Suivez Les éditions JCL sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2019
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

NICOLE VILLENEUVE

LE TEMPS DES *chagrins*

1. La quête

LES ÉDITIONS JCL 

De la même auteure
aux Éditions JCL

Graziella

1. *Les premières notes*, 2013
2. *La partition*, 2014
3. *Le concert*, 2015

À mon grand-père

*Exilé, sensible, malheureux, on regrette sa famille,
et surtout la douceur de l'amour maternel.*

ANDRÉ MAUROIS

Première partie

Lowell, samedi 18 août 1883

En se basant sur le filet de lumière qui perce la fenêtre nue, Adeline présume qu'il est environ quatre heures. De la chambre des filles, elle perçoit les bruits quotidiens qui indiquent que la modeste maison de la rue Fletcher a repris vie.

Elle a entendu sa mère tempêter contre les deux cadets, Mathieu et Baptiste, qui ont claqué la porte presque aussitôt. Son père et son frère Jean ont ensuite quitté les lieux pour se rendre à l'usine de ballots de coton. *Une journée pareille à toutes les autres!* pense-t-elle.

La jeune fille saute du lit tout doucement, sans réveiller sa sœur Laure, qui dort avec elle.

De ses deux mains, elle masse le bas de son dos pour soulager ses vertèbres. Le vieux matelas de plumes la fait souffrir depuis quelques semaines. Elle étire les bras vers le sol, puis les lève lentement vers le plafond de planches brutes qu'elle semble tenter de toucher. Chacun de ses mouvements s'accompagne de la prière silencieuse qu'elle récite avec ferveur depuis onze mois : *Mon Dieu, faites qu'il m'aime assez pour me marier un jour!*

Adeline est amoureuse en secret de James Peterson, son patron. Jusqu'à tout récemment, elle nourrissait peu d'espoir d'attirer son attention. Et, enfin, le 4 juillet, jour de son seizième anniversaire, Dieu a fait un miracle. Il a permis que ses parents lui accordent la permission d'aller au parc avec Emma Couturier. Et c'est dans ce paradis de verdure que, par hasard, les deux amies ont rencontré leur patron. Qu'un homme de sa classe sociale leur adresse la parole les a étonnées. Comme si la distance entre patron et employé n'existait plus, ils ont marché en se joignant aux promeneurs du dimanche. Sans en avoir l'air, il lui a caressé délicatement la main. Son sang s'est alors figé et de drôles de sensations se sont réveillées dans son ventre. Le faisait-il exprès? Était-il attiré par elle comme elle le souhaitait tant? Abordé soudain par l'une de ses connaissances, il les a laissées s'éloigner. Jusqu'à son départ du parc, elle a espéré en vain qu'il revienne.

Depuis ce jour, au travail, James Peterson s'attarde souvent à son ourdissoir et examine de ses yeux de velours le travail qu'elle tente habituellement de faire à la perfection. Parfois, ils se croisent dans les étroites allées entre les machines. Il en profite alors pour l'effleurer de l'épaule ou de la main. Adeline ferme les yeux et jouit des effets enivrants que son contact délicat produit sur sa peau. Dieu lui tient-il rigueur de ce plaisir qu'elle en éprouve? Un ravissement que son corps réfute difficilement, plus fort que sa volonté. Si, un jour, par hasard, ils se retrouvaient seuls dans un endroit isolé, aurait-elle le courage de résister à son charme? Ou encore, celui d'entamer une discussion qui l'éclairerait sur les sentiments réels qu'il éprouve pour elle, avant de tomber dans

le piège du péché? Le seul souvenir de ses touchers subtils paralyse sa volonté, son bon jugement, l'empêche de songer au déshonneur dans lequel une chute l'entraînerait. Sa mère éprouvait-elle des sensations aussi fortes en compagnie de son Thomas avant leur mariage et encore aujourd'hui? La gêne la retient d'aborder le sujet avec celle qui lui a tant de fois répété de se méfier des garçons.

— Mon Dieu, faites qu'il m'aime assez pour me marier un jour! Et que, jusque-là, je sois assez forte pour combattre ce que mon corps et mon âme désirent plus que tout!

En réitérant sa prière, Adeline se départit de sa chemise de nuit et passe son uniforme de Lowell Girl, qu'elle déteste. Le lin écru est rugueux et érafle sa peau. L'encolure au ras du cou l'étouffe. De plus, la manche longue, bouffant au poignet, constitue une entrave au travail de précision qu'elle doit accomplir. En outre, l'ourlet qui découvre la bottine brune lacée jusqu'au mollet n'a rien d'attirant pour les garçons. Elle espère de toute son âme que son amoureux secret aura l'occasion de la voir habillée dans sa toute nouvelle tenue du dimanche, cousue dans un tissu bleu soyeux qui met ses yeux pers en valeur.

En remontant en chignon sa chevelure blonde, elle jette un regard circulaire dans la chambre. Sa sœur Myriam, neuf ans, est allongée de travers dans son lit. Elle profite de tout l'espace avant que la petite Sarah, qui dort encore dans la chambre des parents, vienne occuper la place libre.

Son attention va plus particulièrement à l'étroite couche à une place dans laquelle s'agite Violette, sa petite sœur de

cinq ans. Adeline s'est levée plusieurs fois pendant la nuit pour en prendre soin. Elle s'inquiète sérieusement pour cette enfant chétive qui lutte contre la contagion depuis déjà quelques jours. Pendant l'été, beaucoup de jeunes enfants sont atteints du choléra, de la diphtérie, de la fièvre typhoïde ou des autres maladies contagieuses qu'engendre la pauvreté dans les ghettos de migrants. L'idée que sa petite sœur meure brutalement de la méningite, comme le frère de sa plus grande amie, Emma Couturier, lui fait monter les larmes aux yeux.

Elle se retourne vers le lit qu'elle vient de quitter et balaie de ses deux mains le tablier qui couvre presque entièrement son uniforme de travail.

— Laure, lève-toi, il est l'heure, ordonne-t-elle, sinon nous allons être en retard ! Tu sais que les patrons sont pointilleux et qu'ils ne laissent rien passer. La moindre incartade, et on nous montre la porte. Productive, productive, il faut être productive... Toi, comme tu ne travailles que depuis quelques jours, tu dois faire tes preuves.

Sa jeune sœur reste étendue sur le dos, les yeux clos.

— Laure, tu n'as pas compris ? C'est l'heure ! Si tu retardes, nous n'aurons pas le temps de déjeuner.

— Oui, je me lève, répond l'adolescente d'une faible voix ensommeillée.

— Es-tu certaine que tu vas bien ?

— Pas vraiment..., dit-elle en hésitant. Tu comprends ? La période du mois...

— Je sais ce que tu veux dire. Mais tu n’as pas le choix de faire ton possible pour que rien n’y paraisse. Dépêche !

— Va déjeuner, je te rejoins le plus tôt possible. Je ne serai pas en retard, je te le jure. Tu m’apporteras une tranche de pain que je mangerai en chemin, veux-tu ?

— Oui, sœurlette. Tu es sage. Je t’aime, dit-elle avec une réelle affection dans la voix.

Laure a treize ans à peine et, déjà, elle est obligée de suivre les traces d’Adeline dans le monde exigeant du textile. Cela attriste sa grande sœur, mais quoi faire d’autre quand on n’a fréquenté l’école qu’un minimum et que les parents n’arrivent pas à joindre les deux bouts ?

Il y a huit ans, dans l’espoir de s’enrichir, la famille a quitté la ville de Québec pour suivre le courant migratoire vers les filatures de l’est des États-Unis, mais, Adeline le voit bien, le choix qu’ils ont fait ne leur permettra pas d’atteindre les objectifs qu’ils avaient en tête. Ce n’est pas le cas de James Peterson, un homme très distingué, qui a eu la chance de s’instruire et de faire partie du monde des affaires, en Angleterre. Décidément, les différences qui la séparent de celui qu’elle aime sont immenses. Même si, soucieuse d’attirer son attention toute spéciale, elle a réussi à adopter un langage châtié.

À la longue, ses efforts ont eu une influence sur tous les membres de sa famille. Sa mère s’est faite sa défenderesse, surtout auprès de Mathieu, le pitre, qui se moquait d’elle. En s’esclaffant, il disait que sa grande sœur parlait la bouche en cul-de-poule. Mathilde, elle-même illettrée, encourage

ses enfants à développer leur manière de parler. La pauvreté matérielle n'est pas un prétexte pour négliger celle de l'esprit. Toutes les situations sont bonnes pour apprendre. Il n'y a qu'à écouter, à développer sa créativité, à être curieux et à cultiver les dons reçus en héritage à la naissance, que Jésus a encouragés dans la parabole des Talents. Les paresseux, autant intellectuellement que physiquement, devront en rendre compte au Jugement dernier.

Avant de quitter la pièce, Adeline va poser sa main sur le front de Violette. La fièvre persiste. Elle s'attarde à ses petites joues rouges et gercées. Ses cheveux dorés sont mal entretenus. Sensible à la marque d'affection de sa sœur sur sa peau, la fillette lui tend les bras et lui adresse un sourire qui fait briller ses grands yeux bleus.

— Deline !

Étouffée par les larmes, l'aînée doit se faire violence pour éviter d'embrasser sa préférée, qui est sûrement contagieuse. Elle trouve la force de lui rendre son sourire, lui tourne le dos et elle tire le rideau qui sépare la chambre de la cuisine.

Adeline se retrouve devant la longue table de bois sculptée de façon artisanale, qui occupe la majeure partie du plancher. Elle est recouverte d'une nappe de coton reprise à carreaux rouges et blancs. Un pot en granit contenant du lait et une pile d'assiettes ébréchées occupent le centre. Sa mère surveille la cuisson des tranches de pain sur la fonte du poêle, dont la chaudière ronfle. La chaleur est étouffante.

— Bonjour, maman !

Mathilde ne répond pas à la salutation. Dans un anglais teinté d'un fort accent français, qu'elle s'applique à améliorer, elle s'informe plutôt sur un ton las :

— Comment va Violette ?

— Elle est encore fiévreuse et elle a mal dormi. Je l'ai mise plusieurs fois sur la bassine, répond Adeline en déchiquetant en morceaux la rôtie que sa mère a déposée devant la petite Sarah.

Le bébé de la famille, âgé de deux ans, est à la hauteur appropriée grâce aux deux coussins qu'on a empilés sur sa chaise de bois écaillé.

L'esprit tiraillé entre l'inquiétude au sujet de sa petite sœur et la flamme intérieure qu'elle entretient pour son patron, Adeline se montre directe :

— Faites venir le docteur ! Si Violette mourait, vous en seriez responsable !

— Premièrement, ma fille, on ne parle pas comme ça à sa mère ! Deuxièmement, tu sais qu'on n'a pas les moyens de faire venir le docteur. C'est juste bon pour les riches, ça !

— En travaillant plus fort que les patrons, pourquoi n'aurions-nous pas droit à un salaire qui nous permettrait au moins de nous payer les services d'un médecin ? répond sèchement l'aînée.

— Ma fille, tu dois savoir que, quand on est né pour un petit pain, on ne doit pas rêver en couleur. Tu ne peux pas

te permettre de crier à l'injustice quand tu as juste les moyens de le manger noir, ton pain ! Assez parlé, tiens, j'ai fait ta rôtie. Il ne te reste qu'à la graisser.

Elle lui tend une assiette et appuie ses coudes sur le dossier de la chaise attitrée à son mari.

— Merci, maman. Voulez-vous en faire une pour Laure ? Elle ne s'arrêtera pas à la cuisine pour déjeuner. Elle va la manger en chemin.

— Tu ne bois pas de lait ? remarque Mathilde.

— Je n'ose pas. Croyez-vous que le laitier livre du lait mouillé ?

Elle fait allusion au lait que les fermiers diluent avec de l'eau souvent contaminée, en été.

— Ma fille, tu sais qu'on n'a pas le choix de faire avec ces vendeurs malhonnêtes, qui ne manquent jamais d'idées quand il s'agit de doubler leur production et d'augmenter leurs profits sur le dos de la pauvreté.

Pauvreté ! Pauvreté ! se répète intérieurement Adeline.

— Violette adore le lait... Ne pensez-vous pas que c'est ça qui l'a rendue malade ?

— Tu as raison, c'est possible... Par contre, si c'était le cas, il me semble qu'elle ne serait pas la seule à être malade.

— Pour ma part, je ne cours pas le risque. Je ne boirai que de l'eau bouillie.

La porte extérieure fait trembler le mur, qui paraît vouloir s'écrouler derrière Mathieu, le bouffon de la famille. C'est un garçon de onze ans, fluet, au visage bronzé, habillé d'un pantalon rapiécé et d'une chemise trop grande pour sa taille.

En se laissant choir sur la première chaise qu'il trouve devant lui, il s'exclame :

— J'ai faim ! Je veux manger !

— Où es-tu allé flâner, avec Baptiste, encore ? Dommage que tu n'aies pas eu à remplacer un ouvrier malade à l'usine de ballots ! Nous aurions eu la paix pour la journée !

— Baptiste est en train de décharger la brouette en bas de l'escalier. Nous avons fait le tour des tas d'ordures de la rue pour ramasser des pièces de bois et de vieux meubles pour chauffer la chaudière. Il y avait de la compétition, je vous assure !

Dans un anglais à l'accent du Massachusetts, sur un ton autoritaire, il répète :

— J'ai faim, je veux manger !

— Un garçon bien élevé dit «s'il vous plaît» et ne donne pas d'ordre à sa mère, tu le sais, ça ! Attends ton père ce soir, tu vas te faire savonner la langue. Pour le moment, demande pardon au petit Jésus qui est mort sur la croix pour expier tes péchés.

— Si Jésus a déjà expié mon péché, je suis pardonné.

— Mathieu, se fâche Mathilde, tu trouves toujours quelque chose à redire. Ne t'attaque pas à la religion. Viens faire cuire ta tranche de pain toi-même. Et je ne veux plus t'entendre !

— Vous ne m'entendrez plus, le boucher m'a demandé de livrer de la viande aux personnes âgées qui ne peuvent pas se déplacer.

— Ah, toi ! Bien, nous allons être tranquilles et tu vas nous rapporter quelques sous, en plus. Tant mieux !

Adeline en a assez des confrontations répétées entre sa mère et les enfants. Le rappel constant de la pauvreté dans laquelle vit la famille Murray l'agace aussi. Comment pourrait-elle l'oublier, même un instant ? C'est pour cette raison qu'elle avale en vitesse son maigre déjeuner et qu'elle quitte la table sans plus tarder.

Sa mère lui tend un emballage de papier brun ayant la forme d'une tranche de pain.

— Tiens, c'est la rôtie que tu m'as demandée pour Laure.

— J'espère qu'elle arrivera à me rattraper. Il faut que je parte. Bonne journée, maman !

* * *

Dans la rue de terre battue, les travailleurs vont à pied ou en voiture hippomobile en direction des différents complexes usiniers. À cette heure de la journée, l'agitation est toujours la même. Il faut se dépêcher afin de poinçonner la carte de travail avant cinq heures tapantes.

Adeline prend garde où elle met les pieds pour éviter les bouses fraîches qui garnissent çà et là la chaussée. Des odeurs de brûlé et d'excréments se mélangent désagréablement. Elle presse le pas en se disant que son amie Emma Couturier, avec qui elle couvre d'habitude la distance soir et matin, est probablement déjà rendue à l'usine. Elle s'en rend compte en passant devant chez elle.

Un garçon de son âge la contourne au pas de course en accrochant délibérément sa taille fine au passage. Elle en est offusquée, mais, si ce geste avait été posé par James, qu'aurait-elle ressenti? Son cœur aurait battu si fort qu'elle se serait sans doute évanouie. Elle n'a qu'à se remémorer une fois de plus les effets des touchers subtils de son bel amour sur sa peau pour se sentir voler de bonheur.

Au bout de la rue, elle passe devant un monticule de débris, l'un de ceux qui ont été sondés une heure plus tôt par ses deux frères. L'amoncellement nauséabond, fréquenté par les rats, est le fait des résidents de l'agglomération d'immeubles d'habitation, tous plus insalubres les uns que les autres, où logent majoritairement des Canadiens et des Irlandais, mais aussi des Polonais et des Italiens.

Adeline ne peut empêcher des perles de désenchantement de s'échapper de ses pupilles et dévaler ses joues. Elle se reproche d'avoir critiqué sa mère en pensée quelques minutes plus tôt. En dépit de l'ardeur qu'elle met pour garder la fierté qui permet de surmonter les préjugés, dont sont victimes les classes modestes, elle doit lui donner raison. Quand on est un porteur d'eau qui habite Little Canada, il est inutile de se



1883, Lowell, Massachusetts

Ouvrière dans une usine de textile près de la gare, Adeline Murray tombe amoureuse de son patron, James Peterson. Or, lorsque ses parents découvrent ce secret honteux, ils décident de l'envoyer chez une tante à Québec afin d'éviter un scandale. Le matin du départ, accablée par un profond chagrin, elle se sent incapable de monter dans le train et s'enfuit clandestinement.

Après des jours de cavale, Adeline est recueillie par Colum, le fils du propriétaire d'un riche domaine. Sa grand-mère Anna prend sous son aile la jeune femme épuisée qui s'entête à garder le silence sur son passé. Alors qu'on unit son destin à celui de l'héritier de la famille dans l'espoir d'améliorer le sort des deux esseulés, cette alliance devient malheureuse et plonge la nouvelle mariée dans un cauchemar.

Chavirée, Adeline entre au couvent pour sauver son honneur. Bien qu'elle y apprenne le métier d'infirmière et décroche un emploi gratifiant dans un hôpital, elle aspire encore à un amour épanoui. James éprouvait-il pour elle les mêmes sentiments ? Le reverra-t-elle un jour ?

À la suite de la saga Graziella, qui lui a valu le Prix des lecteurs du Salon du livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean en 2016, Nicole Villeneuve déploie ses talents avec une nouvelle série historique au souffle puissant.

